

n'était pas invincible. D'un caractère léger, elle adorait de jouer un grand rôle dans les événements qui se déroulaient dans son salon. De Maurange, dont elle avait remarqué les assiduités, ne lui plaisait que médiocrement. Elle prit franchement fait et cause pour Sanchez, et, sans connaître encore les projets de départ du banquier et de sa fille, fit à d'Alviella le plus charmant accueil lorsqu'il parut.

—A quoi dois-je ce bel empressement, monsieur le marquis ? dit-elle en lui tendant la main.

—Mais au plaisir extrême que j'ai toujours à causer avec vous, baronne, répondit Sanchez, puis ensuite....

—Ah ! il y a "un puis ensuite" ? J'en étais sûre. Faut-il qu'on vous aide ?

—Pourquoi ?

—Dans l'explication de ce grand mot-là.

—Vous pressentez donc ce qu'il veut dire ?

—Je vais même vous le traduire en huit syllabes. Il s'agit de ma pupille, n'est-ce pas ?

—Oui, madame. Mais comment savez-vous ?....

—Ah ! c'est mon secret.

—Mademoiselle Clotilde....

—Ne m'a rien dit, je vous l'affirme. Donc vous avez des chances, et c'est pourquoi je consens à plaider votre cause.

—Ah ! madame, que vous êtes bonne !

—Clotilde et son père doivent venir ce soir après l'Opéra ; je ne vous ferai pas languir plus longtemps.

Plusieurs personnes furent annoncées. La baronne quitta le marquis pour aller les recevoir. Cette soirée fut bien longue pour Sanchez. Il compta les minutes jusqu'à l'arrivée du banquier et de sa fille. Après avoir salué Clotilde, qui avait pris place à côté de la baronne de Lunéville, il s'éloigna et rejoignit Schunberg, qui se trouvait dans le petit boudoir.

Le banquier l'accueillit avec son affabilité ordinaire. Sanchez lui était sympathique et, de ce côté, ce dernier pouvait être certain de ne rencontrer aucun obstacle ; mais il n'ignorait pas que l'amour aveugle d'Isaac pour sa fille le ferait la laisser entièrement maîtresse de son choix. La baronne profita de l'absence du marquis pour aborder franchement la question. L'air dont Clotilde l'écouta apprit à madame de Lunéville que la cause de son protégé n'était pas encore complètement gagnée.

—Mon père m'a donné un an pour me décider, marraine ; jusqu'à l'expiration de ce délai, qu'on ne me demande rien.

—Tu as raison : pourtant, ma chère Clotilde, le marquis d'Alviella est un homme charmant.

—Je lui reconnais comme vous beaucoup de qualités, mais le mariage est une chose si grave, qu'on doit me laisser le temps d'y réfléchir tout à l'aise, n'est-il pas vrai ?

—Tu n'aimes donc pas M. d'Alviella ?

—Pas encore assez.

—Mais que lui dirai-je ?

—Rien. C'est une épreuve, un secret que vous saurez bientôt.

—Un secret.

—Oui, un grand projet dont le marquis sera fort en peine.

—Ah ! dans quel but, ma mignonne ?

—Si le marquis m'aime réellement, qu'il sache me le prouver. Oh ! j'ai beaucoup réfléchi, et ma résolution est irrévocable.

—Et ne peux-tu rien me dire qui me renseigne un peu sur cette résolution formelle ?

—Soyez patiente, chère baronne. Mais laissez-moi prendre mon air sévère. Voici M. d'Alviella ; il faut que je commence dès ce soir à le préparer à l'événement et à lui montrer que, quelle que soit l'affection qui nous unit, je trouve bien hâtée la confiance qu'il vous a faite.

—Et pourquoi, chère enfant ?

—Pour un motif fort simple, marraine : celui du respect des sentiments. C'est une délicatesse outrée peut-être que la mienne, mais j'en veux à M. d'Alviella de ne l'avoir point comprise comme moi. J'hésitais encore en entrant ici, l'indiscrétion qu'il a commise me décide complètement.

—Mais à quoi, chère sensitive ?

—Silence, voici le marquis.

Sanchez s'approcha. Le moment était décisif pour lui. Il questionna madame de Lunéville du regard.

—Hélas ! lui répondirent les yeux de la baronne.

L'entrevue fut embarrassée. Sanchez comprit qu'il avait quelque chose à se faire pardonner, mais il se creusa vainement l'esprit afin de découvrir ce que ce pouvait être. Il redoubla néanmoins d'attentions pour Clotilde, qui n'accueillit ses hommages que par une froideur calculée. Au moment où on allait se séparer :

—Qu'est-il donc arrivé, madame ? demanda-t-il tout bas à la baronne d'un accent plein d'anxiété.

En quelques mots, la marraine de Clotilde voulut bien le mettre au courant.

La situation était grave pour Sanchez, mais la frayeur lui avait fait craindre tant de choses, qu'il fut presque heureux en apprenant le véritable motif de la bouderie de mademoiselle Schunberg. Il s'était imaginé d'abord qu'elle avait non seulement appris son duel avec de Maurange, mais encore qu'elle en avait deviné la véritable cause. Cette supposition était invraisemblable, car tout concourait à laisser Clotilde complètement ignorante des événements de la journée.

D'abord, les témoins s'étaient engagés à ne parler à personne du duel, et ils avaient dû garder un silence absolu, puis Georges n'était pas assez intime à l'hôtel Lunéville pour assister aux soirées familiales ; donc nul n'avait pu y remarquer son absence, Clotilde moins que tout autre. Le marquis fit promptement toutes ces réflexions, et dès que le banquier et sa fille se furent retirés, il chercha à justifier la jeune fille à ses propres yeux, ce qu'il ne tarda pas à faire à son entière satisfaction.

—“Oui, c'est vrai, elle a raison, j'ai été trop prompt, se dit-il ; son courroux est mon ouvrage. Suis-je assez sot du reste d'avoir ainsi voulu brusquer les choses quand j'étais si près de toucher au but ? Maudissons mon impatience. Ses regards ne m'en avaient-ils pas dit cent fois plus que tous les aveux qu'elle aurait pu faire à la baronne. Elle m'aime ; je l'aime trop, moi, pour qu'il puisse en être autrement. Chère Clotilde ! que ne puis-je me jeter à tes pieds pour implorer mon pardon, en me montrant aussi repentant que je le suis de ma faute. Ah ! je ne douterai plus à l'avenir, je laisserai marcher nos cœurs sans demander à personne de hâter, par son intervention, le bonheur qui nous attend. Je renfermerai mon amour en moi, je le sanctifierai par le mystère dont je saurai l'envelopper ; je le placerai si au fond de mon âme, que nul ne pourra en mesurer la grandeur, ni même se douter qu'il existe. Clotilde a raison, elle a agi sagement. Elle savoure son secret en dissimulant la réalité, son âme est un sanctuaire dans lequel nul regard